

— Mais si vous voulez qu'il vive, dit en riant ce bon prince, ne l'étouffez donc pas.

Et cette scène se passait au 21 janvier.

Maintenant la liberté du monarque est menacée ; l'idole est descendue de son piédestal, et chaque jour lui enlève quelques uns de ses priviléges. Ce descendant de saint Louis devait passer successivement par toutes les misères de la destinée humaine.

Mme Elisabeth, qui avait vécu dans la retraite, loin des plaisirs de la cour, loin des fêtes, ne quitta plus la famille dès qu'elle la vit malheureuse. Son frère la supplia en vain d'abandonner la France, d'imiter ses tantes et le comte d'Artois.

— Ma place est ici, dit-elle avec énergie, la mort seule me séparera de vous.

Le 10 août 1792, une populace en délire avait envahi le château des Tuilleries et demandait la reine à grands cris. Une femme brillante de grâce et de majesté s'avance au milieu des furieux....

— Ce n'est pas la reine, mais Mme Elisabeth, s'écria M. de Saint-Pardoux, écuyer de cette princesse.

— Taisez-vous, monsieur, que dites-vous là ? répond avec calme l'héroïque sœur du roi ; laissez-les dans leur erreur ; je vous en supplie, sauvez la reine, épargnez-leur un crime, et plutôt au ciel qu'ils se fussent trompés.

Mme Elisabeth suivit au Temple Louis XVI et Marie-Antoinette. Elle adoucit leur captivité par son dévouement et sa résignation. Les nobles captifs avaient descendu les marches du trône pour languir dans une prison ; mais ils pouvaient encore supporter leurs malheurs : ils étaient ensemble.... Souvent les prisonnières se réunissaient dans la chambre du roi qui continuait l'éducation de ses enfants. Tandis qu'il leur donnait des leçons de morale et de philosophie, les princesses s'occupaient de travaux à l'aiguille.

Un jour que Mme Elisabeth cassait son fil avec ses dents, parce qu'on lui avait ôté ses ciseaux, le roi s'en aperçut et lui dit :

— Que n'êtes-vous encore dans votre maison de Montreuil, il ne vous manquerait rien alors !

— Mon frère, répondit la bonne Elisabeth avec sa voix douce et persuasive, il ne me manque rien quand je suis auprès de vous ; mais votre bonheur nous manque.

Quelquefois le roi s'endormait après dîner : sa famille le contemplait avec vénération, s'agenouillait alors et priait Dieu de protéger une tête si chère. Mais ces prières ne furent pas exaucées. Bientôt le roi fut arraché des bras de sa femme et de ses enfants. Longtemps ils ignorèrent son sort.... On reléguait le petit dauphin dans une autre partie du bâtiment. Puis Marie-Antoinette fut conduite à la conciergerie. Mme Elisabeth et Mme Royale demandèrent inutilement à la suivre. Cette séparation fut cruelle : elle ne devait plus la revoir.

Restée seule avec sa nièce après la mort de la reine, Mme Elisabeth n'eut plus pour chambre qu'une cuisine délabrée au troisième étage de la prison : un vieux lit de sangle à moitié rompu et quelques mauvaises chaises dépaillées en comptaient tout l'ameublement. Mais son courage ne l'abandonna pas dans ce misérable asile, parce qu'elle le puisa dans la religion. Elle devint une seconde mère pour sa nièce, lorsque le tribunal révolutionnaire lui eut enlevé ses parents. Nous la voyons, oubliant la mort qu'on lui prépare, veiller sur une tête si chère, et, confiante en Dieu, lui laisser le soin de sa destinée.

Le matin, appuyée sur sa misérable couche, élevant les yeux vers le ciel, elle s'écrivait avec résignation :

— Que m'arrivera-t-il aujourd'hui, ô mon Dieu ! je n'en sais

rien, tout ce que je sais, c'est qu'il ne m'arrivera rien que vous n'ayez prévu, réglé, voulu et ordonné de toute éternité. Cela me suffit : j'adore vos desseins éternels et impénétrables ; je m'y soumets de tout mon cœur pour l'amour de vous ; je veux tout, j'accepte tout ; je vous fais un sacrifice de tout, et j'unis ce sacrifice à celui de mon Dieu sauveur. Je vous demande en son nom et par ses mérites infinis la patience de mes peines et la parfaite soumission qui vous est due pour tout ce que vous voulez ou permettez.

Mme Elisabeth supportait toutes ses humiliations disant comme Jésus-Christ sur la croix : Pardonnez-leur, ô mon Dieu, car ils ne savent ce qu'ils font. Sa patience et sa douceur ne désarmèrent pas ses juges : les méchants ne comprennent pas la grandeur d'âme.

Le 9 mai 1793, Mme Elisabeth venait de se coucher quand elle entend ouvrir les verroux. Elle se hâte de passer sa robe. L'air sinistre et le ton brusque de ceux qu'elle voit entrer lui annoncent quelque nouvel acte de tyrannie :

— Citoyenne, descends tout de suite, on a besoin de toi.

— Ma nièce restera t-elle ici ?

C'est la première pensée qui la frappe, et non le sort qui l'attend.

— Cela ne te regarde pas ; on s'en occupera.

Mme Elisabeth pressa sa malheureuse nièce sur son cœur, et pour calmer son effroi, elle dit :

— Soyez tranquille, je vais remonter.

— Non, tu ne remonteras pas, répond avec un rire cruel un des assistants ; prends ton bonnet de nuit.

Elle obéit, relève la jeune princesse qui tombe dans ses bras, lui dit d'espérer toujours en Dieu, d'être soumise à sa volonté, et la quitte pour ne plus la revoir.

Pendant qu'on rédige le procès-verbal de décharge du geolier, on l'accable d'injures, d'insultantes ironies. Elle monte en fiacre avec l'huissier du tribunal révolutionnaire, et, conduite à la conciergerie, elle est le lendemain jugée et condamnée.

Quelques heures après, et au milieu d'une foule égoïste et cruelle, avide de spectacles et d'émotion, Mme Elisabeth paraît assise dans une ignoble charrette et entourée de vingt-quatre victimes, parmi lesquelles on compte Léoménie, de Brienne, ex-ministre de la guerre, la veuve de M. Montmorin, Mégret de Sérilly et son épouse. Sa marche funéraire ressemble à une marche triomphale ! Jamais elle n'avait été plus belle ; sa figure est empreinte d'une légère pâleur qui n'accuse ni faiblesse ni désespoir ; quelques boucles de cheveux d'un noir de jais s'échappent de son bonnet et rehaussent l'éclat de son beau front ; ses grands yeux à demi voilés par de longs cils s'élèvent quelquefois au ciel où elle semble chercher sa place. Auprès d'elle, une dame âgée écoute en silence les douces et éloquentes paroles qui s'échappent de la bouche de cette vierge sainte. Dans cet instant solennel, elle trouve des mots qui consolent et persuadent. L'espérance d'une vie future la soutient, car elle croit à l'immortalité de l'âme.... Mme Elisabeth contemple avec calme cette masse compacte qui l'environne, et son regard s'arrête sur des bouquets que beaucoup de personnes portent à la main. Un parfum de roses embaume l'air autour d'elle ; un parfum de pureté semble émaner de ses lèvres.... Des roses au milieu de ce lugubre drame, à côté de la mort : étrange contraste, amère dérisioin ! La voiture est arrivée.... l'instrument est prêt.... Tous ces martyrs demandent à l'auguste princesse la permission de l'embrasser avant de mourir. Elle voit rouler vingt-quatre têtes à ses